

Ta mort et son double

Catherine Mavrikakis

Numéro 153, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90313ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2018). Ta mort et son double. *Les écrits*, (153), 11–19.

CATHERINE MAVRIKAKIS

Ta mort et son double

Ta mort m'est arrivée la semaine dernière, vingt-et-un ans après la réception de tes cendres confinées dans cette affreuse urne verte dont à l'époque je me suis vite débarrassée.

Il y a plus de deux décennies, ta respiration, je l'avais entendue se faire irrégulière, puis elle s'était précipitée et tout à coup, il n'y avait plus rien. Plus rien du tout. Il n'y avait que toi, raide sur ce petit lit de malade que Sid avait loué pour les circonstances. Une heure après, deux malabars te mettaient maladroitement dans un grand sac de plastique. Ces croquemorts, comme dans notre jeunesse on appelait en riant ces gens, te soulevaient, toi le colosse, comme si tu n'étais rien d'autre qu'un gros tas de sable bien encombrant. Mort, tu semblais très lourd. Ils étaient deux pour te traîner vers le camion qui te conduirait au salon funéraire. Moi, je serais plus ou moins seule pour te porter à travers le temps, vers quelque chose comme un futur.

Je t'avais pris dans mes bras, alors que tu semblais tout mort, tout froid et plus tard je t'avais serré contre mon cœur alors que tes restes se trouvaient dans cette urne ridicule choisie par Sid, ton copain beaucoup trop jeune pour comprendre que te foutre dans un vase vert, ce n'était simplement pas permis. Oui, j'ai su ta mort. Je l'ai connue à l'époque et durant vingt-et-un ans, elle s'est tenue à proximité de moi. Si je faisais un effort, je pouvais la toucher par intermittence du bout des doigts. Mais elle m'est vraiment tombée dessus la

semaine dernière, mardi. Par un curieux hasard, j'avais lu dans un journal, le lundi, qu'une bouteille jetée à la mer venait d'être retrouvée sur une plage d'Australie cent-trente-huit ans après son lancement par un groupe de scientifiques qui étudiaient les courants. Une femme l'a retrouvée enfouie dans le sable et l'a trouvée jolie. Le message officiel, pris à l'intérieur du goulot, lui a appris l'époque dont il émergeait.

Ta mort, comme une vieille bouteille à la mer, je viens de la repêcher.

*

Il y a vingt-et-un ans, le 6 mars 1997, tu m'avais annoncé ton cancer. Du pancréas. Tu disais « pancréa », sans prononcer le *s*. C'était ton accent qui voulait cela, et je l'avais peu souvent remarqué avant ce 6 mars fatidique, tant ta voix m'avait toujours été familière. Il te restait un ou deux mois à vivre, me disais-tu. Je me rappelle bien les murs blancs de la pièce dans laquelle je me trouvais quand je reçus ton petit coup de fil. J'étais en vacances durant la semaine de relâche scolaire. J'avais loué une chambre où j'étais restée enfermée cinq jours pour lire et écrire. Les montagnes au loin devaient m'inspirer une tranquillité. Je lisais *La Montagne magique* justement, me faisant tout un scénario apaisant sur la convalescence et le grand air. Toi, tu avais fait retentir la sonnerie du téléphone dans l'espace pur, quoique tourmenté, de ma solitude. Tu voulais prendre de mes nouvelles, savoir comment je survivais au milieu des tempêtes, dans cet hôtel que tu imaginais miteux et qui en effet n'avait rien à voir avec le sanatorium Berghof de Hans Castorp. Au milieu de propos badins, tu as laissé tomber, mine de rien : « Tu sais, j'avais mal au ventre, ces derniers temps... Je suis allé consulter

ton idiot de toubib, la grande blonde que tu aimes tant. Radio, tests et tout le toutim. Le pancréas est atteint. Je veux dire foutu, foutu. Deux mois, voilà ce qu'elle me donne ta grande blonde. Quelle sale bonne femme. Jamais compris ce que tu lui trouvais... » Tu as fini cette phrase et sans aucune interruption tu t'es mis à chanter *Comment te dire adieu* de Françoise Hardy de telle sorte que je n'ai pas compris immédiatement la gravité de tes paroles. Je pensais à tous les moments heureux où nous avions fredonné ensemble cet air et je me trouvais bêtement joyeuse d'entendre ta belle voix. Je n'ai pas vu tout de suite que le ciel venait de nous tomber sur la tête et qu'il était bien trop lourd pour nous. Nous mourrions écrasés. Les murs blancs de la chambre, eux, avaient compris. Ils m'ont fixée un temps. Ils semblaient avoir pris vie et puis ils se sont abattus sur moi pour m'étreindre, m'étouffer. Ils voulaient m'aider à mourir sur-le-champ. Machinalement, en un clin d'œil, j'ai remis le monde à sa place. Les murs se sont éloignés quand j'ai avancé, distraitement comme si de rien n'était : « Je reviens demain. Allons manger à midi dans notre restaurant préféré. Je te vois demain... Je t'aime. » Et puis, sans attendre ta réponse, j'ai raccroché.

Je me souviens être arrivée aux *Souvenirs d'Indochine* avec une heure et demie de retard. Je t'avais laissé plusieurs messages sur ton répondeur pour te prévenir que la tempête était violente comme c'est souvent le cas en mars au Québec. Malgré mon départ des Laurentides très tôt le matin, la voiture avait eu bien du mal à fendre la neige. Je savais que tu n'écoutes jamais ton répondeur. Mais tu m'avais attendue. Tu n'as fait aucun commentaire sur l'heure tardive. En me voyant, tu t'es simplement levé, tu m'as serrée dans tes grands bras et tu m'as lancé un : « je ne vois pas le temps passer », qui était à la fois drôle et généreux. Nous avons commencé par

parler de tout et de rien. J'ai évoqué sottement des vacances en Grèce dans un futur imaginaire. Tu m'as coupée abruptement: «Tu oublies que je serai très bientôt mort, à moins d'un miracle et les miracles, nous n'y avons jamais cru, ni toi, ni moi, non?» Tu as enchaîné: «J'ai pourtant fait un rêve cette nuit que je dois te raconter. Je me trouvais dans un autre pays, peut-être en Grèce, justement, je ne sais pas. Le temps était magnifique, le ciel d'un bleu effrayant. Je plongeais dans l'océan et je découvrais dans une grotte une gigantesque méduse qui irradiait une lumière turquoise, intense. J'ai nagé quelques minutes avec cette créature magique, cet être d'un autre âge. Les méduses, c'est pas d'hier que cela existe, non? Elle dansait dans la couleur bleue. Je me suis réveillé avec une sensation de bien-être, avec un immense bonheur en moi. Pendant quelques courts instants, j'ai cru que c'était le signe de ma guérison. Je survivrais à Pancrea avec Méduse. Et puis, tout de suite, j'ai compris que non... Méduse était Pancrea, mon ange bien-aimé, mon ange exterminateur et je dansais, je danse avec elle, avec lui. Il n'y avait en moi aucun regret, aucune déception. La mort sera ce qu'elle se doit d'être, elle m'est apparue turquoise. Tu sais, cela avait quelque chose de doux... Je me meurs, je te meurs, je nous meurs, mon chéri. Ce n'est pas facile, c'est vrai, mais la méduse montre le chemin. Elle me donne le rythme.» À bout de souffle, tu t'es tu. Tu venais en quelque sorte d'exprimer tout ce qui pouvait se dire. Tu semblais épuisé. Je suis restée moi aussi silencieuse un long moment. Nous étions terrassés par la vérité.

L'implacable vérité de ton rêve.

Depuis notre enfance, toi et moi nous avons développé l'habitude de partager nos rêves et puis de les analyser. Même nos psychanalystes semblaient jaloux de notre amitié, de ce partage d'inconscient comme le nommait ton psy à toi, qui

comprenait tout de travers, mais qui te servait de père. Nos récits de rêves, nos lapsus, nos terreurs, nos joies insensées, nos bons et mauvais choix nous avaient tenus toi et moi durant toutes ces années ensemble. J'ai pleuré tout à coup en mâchonnant les calmars froids que tu avais commandés plus tôt à la serveuse pour me faire plaisir. Je pensais à la méduse, tu aurais demandé de la méduse bleue au chef, si cela t'avait été possible. Tu m'aurais fait bouffer un bout de ta mort et je l'aurais avalée, bienheureuse. Mais comme ce n'étaient que des calmars, j'ai pensé à ma vie sans toi. À qui allais-je pouvoir raconter désormais mes rêves ? Qui m'écouterait parler durant des heures de mes craintes à exister ? Tu as su, sans que je dise quoi que ce soit, à quoi je songeais. Et tu as répondu nonchalamment à mes mots restés muets : « Ne t'en fais pas... même si tu ne sais pas vivre autrement qu'en t'inquiétant... Tu ne te débarrasseras pas de moi facilement. Pas de souci. Je sais que tu n'as pas de méduse turquoise à tes côtés, mais tu te débrouilleras avec les années qui viennent. Tu es celle qui veille, tu as toujours veillé... » Nous avons fini ce jour-là notre repas en évoquant notre jeunesse, tous mes retards, toutes tes absences, tes fuites, et nous en avons conclu que nous aimions nous faire attendre l'un l'autre. Oui, quel plaisir toutes ces années durant lesquelles l'espoir de se voir prenait toute la place ! Je t'ai murmuré en pleurnichant : « Je ne sais pas ne pas t'attendre », mais tu as fait semblant de ne pas avoir entendu. Et puis, tu avais du mal à manger. Ton ventre, ton « pancréa » te dévorait et avalait toute ta nourriture en t'arrachant des petits morceaux de tes entrailles. Pourtant tu as mimé des envies de ton légendaire gros appétit. J'ai joué à te croire. Tu parlais. Tu te rappelais des moments que j'avais oubliés depuis fort longtemps. La mort ou sa proximité ravivait tes souvenirs. Moi, elle m'enlevait tout passé, toute mémoire. Un tentacule de

calmar s'est pris dans mes dents, puis il m'a semblé vouloir se coincer dans mon œsophage. Tout à coup, dans la vie, il n'y avait plus que des fruits de mer abjects ou des coquillages visqueux.

*

Aujourd'hui me reviennent encore des rêves que tu m'as racontés durant notre pan de vie en commun. Mais parfois je ne sais même plus qui de toi ou de moi a imaginé une nuit la méduse turquoise... Nous l'avons peut-être tous les deux rêvée pour nous accoutumer à ta mort. Depuis vingt-et-un ans, je ne suis pas retournée au bord d'un océan sans chercher follement la méduse bleue, celle que j'ai vue avec toi ce midi-là, celle que avons imaginée ensemble. Mais il faut croire que les méduses angéliques ne vivent que dans nos songes les plus fous. Je ne désespère pas. J'en verrai certainement une me prendre dans tous ses bras un soir de chance. J'aperçois bien une de ces créatures bleues tapie dans les sables mouvants d'un rêve, lorsque ton absence se fait trop vive...

La semaine dernière, dans la nuit du 4 au 5 mars dernier, j'ai eu un rêve étrange. Juste avant de m'endormir, comme chaque soir, j'ai pensé à toi. Mais je me suis dit aussi que cela faisait plus de vingt ans que je sais ta mort à tous les temps. En pleurant un peu faiblement, je me suis endormie. Les somnifères, tu le sais, je les ai toujours aimés très puissants. Dans mon rêve, un soldat de plomb ou de bois s'animait. D'une étagère à la hauteur de mes yeux, il s'extirpait. Il prenait vie. J'avais très peur. Je ne sais pas de quoi, mais oui, j'ai ressenti une grande terreur en voyant le soldat se diriger vers moi et se métamorphoser en être vivant. Ce soldat te ressemblait beaucoup. Il avait quelque chose de Woody Harrelson, qui est

né la même année que nous, en 1961, et qui était « divin » dans Larry Flint. C'est l'adjectif que tu avais utilisé à l'époque, à la sortie du cinéma. À mon réveil, tu me manquais horriblement. Il n'y a que toi avec qui je pourrais encore parler de psychanalyse et évoquer sérieusement le texte de Freud sur l'inquiétante étrangeté. Tu sais, depuis vingt-et-un ans, l'inconscient est devenu dans ma vie comme dans le monde quelque chose d'obsolète. Il est foutu, foutu, comme l'était ton ami Pancrea. J'ai donc pensé avec toi au texte sur l'automate de Hoffmann que Freud commente. Il me semblait que je voulais en rêvant prouver (mais à qui?) combien j'avais compris le concept freudien en l'appliquant de façon presque simpliste. L'inanimé s'anime, le mort revient à la vie. C'est ça, l'inquiétante étrangeté. Mais mon savoir ainsi étalé m'a paru tout ridicule. J'avais envie de pleurer. Jamais je ne t'avais rêvé sans vie. J'ai pensé que si tu reviens de la mort, c'est que tu n'es plus vivant. En fait, il n'y a peut-être que moi qui t'anime et cela commence à m'inquiéter.

En prenant ma douche, ce matin-là, m'est venu à l'esprit le dernier rêve que tu m'aies raconté. Pas celui de la méduse bleue, mais celui que j'ai appelé avec toi, mais surtout sans toi, le rêve de Tousignant. Quelques jours avant ta mort, alors que ton cerveau macérait dans la morphine, tu m'as raconté que le tableau en face de toi, la reproduction d'une spirale de Claude Tousignant que tu appréciais beaucoup, t'avait attaqué dans un rêve. Tu voyais les cercles concentriques du tableau sortir de leur cadre et venir vers toi pour te vriller sur place. Ils allaient, ces cercles, te réduire en pièces, comme le ferait une hélice; ou alors entrer en toi et faire corps avec toi. En écoutant ton récit de rêve, je t'ai rappelé à l'ordre, celui de la méduse bleue, de la créature aquatique qui dansait avec toi, peu de temps avant, dans un songe joyeux. Tu m'as souri.

Visiblement, tu ne savais plus de quoi je parlais. Tu as simplement insisté pour que je retire le tableau de Tousignant de ta chambre d'agonisant. Tu n'en voulais plus. Immédiatement. Je t'ai obéi. J'ai décroché la spirale infernale et l'ai foutue dans la poubelle de la cuisine. Quand je suis revenue à ton chevet, tu m'as remerciée d'un petit signe de tête las. C'est la dernière fois où tu as trouvé la force de me parler ou de t'adresser à moi.

Deux jours après le rêve de Tousignant, j'essayais des larmes qui coulaient sur ton visage. Je ne savais pas si tu pleurais ou si simplement la lumière de la lampe à côté de toi te brûlait les yeux, que tu n'arrivais plus à fermer tant tes paupières s'étaient desséchées. Le médecin nous avait dit de ne plus te donner d'eau et bêtement je suivais les indications qu'il m'avait laissées. Tu voulais mourir au plus vite et je devais te faire souffrir davantage pour respecter tes souhaits. Trois jours plus tard, tu étais mort. Tu as longtemps agonisé. Et puis finalement tu as fini ton travail, celui de mourir. La méduse bleue n'était qu'une illusion. On meurt sans la voir à la fin. Ce qui apparaît, c'est quelque chose de terrifiant.

Nous étions au début mai. Cette année-là, il n'y a pas eu de printemps. L'été a fracassé mon corps, comme un grand coup de hache. Il m'a laissée pour morte.

La semaine dernière, vingt-et-un ans après l'apparition de Pancrea dans nos vies, j'ai donc rêvé comme tu l'as fait juste avant ta mort, d'un objet qui s'anime, d'un soldat de plomb ou de bois (woody) qui vient m'attaquer comme l'a fait pour toi la spirale de Tousignant. « Inquiétante étrangeté du monde qui nous entoure », aurais-tu dit en me citant Freud. La mort est au cœur de la vie. La mort, oui, la tienne me semble toujours à la fois familière et étrangère. *Heimlich* et *unheimlich*. Toujours présente et toujours absente. Mais

l'autre nuit, j'ai fait ce rêve violent semblable à celui que tu as fait juste avant de mourir. J'ai senti ce que tu as ressenti, mais ce qui n'appartient qu'à moi. La mort n'est pas une spirale pour moi, elle est un soldat de bois. J'étais toi devant la mort et puis aussi moi. J'étais nous deux, le temps de ce rêve.

Au réveil, ta mort m'est arrivée.



Mnemosyne (Objet - Temps), 2016, encaustique et feuille d'or sur panneau,
123 x 166 cm (ouvert)